

PRÉCARISATIONS ET VIOLENCES VÉCUES PAR LES FEMMES AU TRAVAIL

Paris, 5 juin 1998

Un document relié doit servir de base au débat. Regroupant une centaine de monographies classées par thème et les textes de synthèse correspondants, il a été distribué quelques semaines plus tôt et doit permettre d'approfondir les données acquises, lors de cette rencontre du 5 juin.

Le compte rendu des débats ci-après, volontairement très linéaire, aussi fidèle que les prises de notes le permettent, se veut le reflet d'un tour de table qui a mis la journée à réaliser son parcours.

DE LA LÉGITIMATION DE LA QUESTION DE LA DIFFÉRENCIATION SEXUÉE.

RÉSEAU PAROLES - NAISSANCE DU GROUPE FEMMES - TENSIONS INITIALES :

Odette Tencer, se demandant ce qu'on allait faire de ce travail, a rappelé la naissance difficile du groupe femmes et les résistances ayant émergé dès le début : « Quelque chose de fort et de très douloureux ».

Odette fait alors référence aux caissières et à une histoire récente :

« J'ai travaillé avec elles et j'ai rien compris. Elles ont demandé ma participation à la formation "bourrage de crâne" qui a duré dix heures (obligatoire quant à la participation et non à l'application) ; par exemple, on y a appris "qu'être droite et souriante évite le mal au dos", on y a parlé régime, on ne s'y est jamais ennuyées, les exemples étaient ludiques. Elles ne se sont jamais posé la question de ce qui serait fait de ce quelles disaient aux formatrices, ce n'est pas neutre, je me suis sentie très seule. »

Odette a découvert à cette occasion que « les choses sont encore plus sexuées qu'on ne le pensait... la caissière est la prostituée qui a réussi ; l'insulte dans le travail est sexuée ... image complètement sale, qu'elles ont complètement intégrée ».

« Après deux années de travail avec les caissières, il y a un matériel à exploiter, si la caissière manutentionne des tonnes par jour, c'est pour éviter ce type de réponse (injure) à sa demande d'aide de la part du client ».

Catherine Roche s'interroge sur les résistances au sein du groupe :

Nous retournons à la case départ :

Selon Odette, les tensions sont nées du fait que les participant(e)s au groupe femmes n'étaient pas tous d'accord sur la réalité de la spécificité hommes/femmes; elle se demande « ce que cela recouvre (comme si quelque part, on n'osait pas parler des femmes sans en référer au collectif hommes, par peur du catalogage) jusqu'à la journée de Nan-

tes où on a commencé à travailler la question ». Or, il est nécessaire d'investiguer les résistances initiales du groupe pour avancer.

N'y a-t-il qu'un seul chemin ? Ne peut-on avancer par tâtonnement, essai-erreur, addition d'expériences nécessairement complémentaires ?

ACQUIS INCONTOURNABLES :

Dominique Huez se place du point de vue de « l'histoire » de l'association SMT et montre par un regard longitudinal, les sauts qualitatifs de la réflexion sur la santé :

Nous avons en effet analysé plus spécifiquement :

- d'abord la **santé en lien avec le travail**,
- puis la **souffrance liée au travail**,
- et enfin la **construction de la santé au travail**.

Depuis sept ou huit ans, en tant que professionnels, s'imposent à nous des grilles de lecture introduisant la question de **la précarisation du travail**, mais aussi, et cette fois du côté du métier, de la clinique, la relation intersubjective, l'écoute compréhensive.

Force est de constater que dans la dynamique d'une approche de la précarisation du travail surgit la souffrance et plus précisément, plus massivement celle des **femmes**.

C'est au cours de cette prise de conscience qu'ont émergé les **procédures défensives** différentes entre les hommes et les femmes, puis la mise en évidence de la **violence**.

Initialement, dans la démarche par rapport à la précarité, la différenciation sexuée n'a pas été prise en compte. Peut-on continuer à travailler sans porter la question de la différenciation ?

La naissance du groupe femmes est, par essence, la légitimation de cette question. En tant que professionnels de la médecine du travail, on ne peut travailler sans, entre autres, prendre en compte cette grille de lecture.

Construire le métier de médecin du travail nécessitera le débat de ce point de vue aussi. A partir du moment où l'on n'a pas construit un projet professionnel par rapport à la différence de regard hommes/femmes, va-t'on choisir de continuer les monographies, leur étude sur un mode quelque peu sociologique, (Congrès de Barcelone 96, Congrès de psychodynamique — Paris 97), ou bien va-t'on dégager un nouveau mode d'approche, d'écoute, de grille de lecture différent ?

CLINIQUE DE L'ACTIVITÉ DE TRAVAIL ET IDENTITÉ SEXUÉE :

QUEL MÉTIER ?

Odile voit deux niveaux de lecture du document préparatoire : Au-delà d'un premier niveau « rapport de domination », il y a ce niveau « exercice du métier », au sens perception, c'est-à-dire le médecin du travail et sa manière de faire, la façon dont il vit aussi la consultation. Au niveau de la compréhension clinique des choses, on ne peut faire l'impasse sur le fait que l'on soit un homme ou une femme.

Or, on doit pouvoir construire ce métier, que l'on soit un homme ou une femme médecin du travail et qu'il y ait manière différente de faire ou pas .

LA QUESTION DU TRAVAIL

Concernant ce même document, il manque, selon Odile, la question du travail « proprement dit, de sa réalisation », une clinique de l'activité de travail. Odile reprend l'exemple de la caissière : « *On ne sait jamais ce qui va arriver avec le client nouveau* ». Mais encore : « *Le temps de travail est envahi par le hors travail* ». La caissière ne peut anticiper .

LE CARREFOUR D'IDÉES SE MUE EN PROJETS D'ÉCRITURE : VERS UN SAUT QUALITATIF ?

HÉSITATIONS INITIALES :

Quelles limites à la narration ? À la lecture des récits, on trouve de la clinique, dont certains décrivent le malaise, l'impasse ou au contraire la sortie de crise. Sont mises en évidence, aussi, nos manières d'agir. On est dans la situation du salarié parlant de son travail.

Comment arrive-t'on à « entrer en contact » avec le salarié ?

- « *Le corps, c'est un texte* »
- « *...et l'interdit de parler ! Quel effet ça fait de ne pas pouvoir parler pendant huit heures ?* »
- « *Et l'interdit de sourire ?* »
- « *L'interdit de parler au travail, c'est les femmes !* »
- « *Ca n'existe nulle part ailleurs, chez les hommes !* »

Faut-il des écrits théoriques sur le métier ?

Fabienne Bardot expose le projet de monographies, par quelques collègues de son service. Mais sous quelle forme ?

La monographie est forme particulière de témoigner. Mais faut-il se demander à qui on va l'adresser ? Sera-t'il abordable

LA CLINIQUE :

Pour continuer ce travail, selon Odile, il faudrait écrire de façon plus spécifique sur la clinique et développer :

- la question du langage des femmes au travail,
- la notion d'incertitude,

La capacité d'envahissement du travail jusque dans la sphère privée.

TRANSITION OU CHANGEMENT DE CAP ?

Odette : « *L'histoire du corps, on vit avec et ça a un sens différent selon que l'on est homme ou femme.* »

Odile : « *La pathologie varie avec la profession, car l'activité de travail n'est pas la même bien que la relation de domination demeure.* »

Odile se demande si elle ne devrait pas réécrire ses monographies ? « *Je ne les réécrirais pas comme ça, c'est sans fin, il faut écrire du côté du métier.* »

Les idées fusent :

- Si on travaille avec des chercheurs, on aura leur spécificité,
- Dans le regard « clinico-métier », la question des rapports sociaux de sexe devient incontournable
- Alain Carré précise « *que les apports théoriques n'existaient pas initialement et que même si nos travaux de Lyon y ont contribué, l'ouvrage "Souffrance en France" aborde bien la question de la virilité* ».

Finalement, selon Odile, il faudra relire le document de travail dans le but d'écrire un texte d'analyse de la clinique et de l'activité de travail.

ble par tous et faut-il qu'il le soit après ce changement de cap ?

RETOUR AU DIFFÉRENTIEL HOMMES/FEMMES :

Fabienne Bardot : « *Un des thèmes pourrait être l'aspect destructeur du management sexiste avec un regard clinique sur la psychopathologie. Toutefois, pour une même oppression, les symptômes diffèrent ils en fonction du fait qu'ils s'exercent sur des hommes ou sur des femmes ? Quel retentissement sur les familles ? Quel rôle de la famille ?* »

Selon Alain Randon, la lecture du document lui a fait découvrir la richesse de la réflexion du groupe femmes et la plus grande originalité des échanges par ailleurs plus denses entre femmes. Il dit souffrir de l'écart quand son expérience professionnelle semblerait partiellement le démentir :

« *Mes patients sont traités comme des femmes et le vivent très mal. Ils supportent des insultes du même type que les caissières. Ils sont incapables d'admettre qu'ils sont traités comme des femmes et ça les désintègre complètement. Il s'agit d'injures sexuelles, d'atteinte à la virilité — "ne plus être un*

homme". *Les machinistes sont ainsi victimes d'agressivité et en souffrent. "Ca les assimile à des femmes". Le port d'arme comme "réassurance virile" doit il faire craindre le passage à l'acte ? Ils ne sont ni dans la résignation ni dans la prise de parole : "ne pas pouvoir dire". On peut se demander ce qui est premier, de la souffrance ou de la violence.*»

Marie-Hélène Celse, se situant dans le registre féminin, pense qu'il faudrait relire et rechercher dans le document de travail, ce qui touche à la violence et mettre en évidence les résultats positifs.

DU TEXTE-ACTION À L'ACTION ?

Josiane Cremon craint la redondance des nouveaux récits par rapport aux monographies antérieures. Alors, quelles nouvelles formes d'écriture ? De même, selon qui lira ce livre, ça peut déboucher sur l'apitoiement, qui reste à dépasser. Mais par quoi ?

Selon F. Berdault, le sujet est d'une immense actualité :

- au plan politique, la parité va s'inscrire dans la constitution,
- mais aussi au plan social, au travail,
- quant au plan européen, si on se tourne vers le nord de l'Europe, les femmes font des recherches sur la place des femmes dans tous les domaines.

Odette pense que vouloir répondre à la question : « *Que va t on faire de ce travail ? On nous bloque, on nous paralyse. En tant que femmes médecins du travail, on a été renvoyées à notre propre nature sexuée ; il y a toute l'acceptation du fait que l'on est toutes pareilles qui va nous rendre plus performantes. Le pouvoir est la question centrale dans les rapports sociaux de sexe. Il faudra développer cette question du pouvoir. Ceci est à rapprocher de la colère, qui fait passer du côté de l'action ; nous ne sommes pas du côté de l'action, mais de la douleur. On a un pouvoir, une posture. Comment la vit-on ?* »

- Il faut travailler la question du travail, de l'action, de l'engagement.

DES THÈMES À SORTIR DE LA PÉNOMBRE :

Denise Parent à propos de l'activité de travail des femmes, pense que l'on se heurte à deux facteurs n'aidant pas à leur mise en lumière :

- l'intelligence rusée,
- l'efficacité silencieuse,

Autant de recherches à mettre en place et d'écrits en perspective ?

Pour Catherine Roche, qui reprend l'expression « dire c'est déjà agir », il faudrait étoffer davantage certains chapitres :

- le harcèlement sexuel,
- le passage de l'individuel au collectif, en référence au conflit de Maryflo, auquel nous sommes certes extérieurs,

mais à propos duquel des recherches ont du être élaborées,

- la violence dans la relation femmes/femmes, parfois et la notion de pouvoir qui s'y rattache.

DE LA PASSION À LA RAISON :

Raoul Ladouceur, à la lecture du document, a été renvoyé à l'histoire des couples, lecture douloureuse, bien qu'il s'agisse de violence sexuelle en rapport avec le travail et l'exercice professionnel ? Mais le comportement des médecins du travail hommes est-il différent ? Peuvent-ils raconter avec la même sensibilité ? L'abord n'est-il pas finalement trop sentimental ? trop passionné ?

Nicolas Sandret qui n'a pas participé au travail d'écriture, voudrait passer son tour. Il a lu le document, a été interpellé :

- par la violence dans le rapport sexué,
- par les résistances et les qualités mises en exergue.

Il suggère d'aller plus loin : s'agit-il d'une position de la société par rapport à ces qualités ?

Pourquoi ne pas chercher du côté du masculin, ce qui serait de l'ordre de la muliérité ?

Comment être victime ou non de sa propre virilité. Comment y échapper ? Hommes et femmes sont victimes. Peut-on réfléchir à l'homme insultant ?

VERS LA CONCEPTUALISATION :

Dominique Huez qui a peu de salariées femmes sur son secteur professionnel, envisage un texte à propos d'un collectif, mais aimerait écrire sur les sauts qualitatifs de notre réflexion au fil du temps, tout en proposant que nous mettions noir sur blanc l'apport d'un auteur (Carpentier-Roy ? Hirata ? Kergoat ?), afin de montrer la pertinence des concepts que l'on utilise.

Il faut envisager une lecture des données ESTEV/aux femmes, en longitudinal.

Ne pas associer de chercheurs, selon lui, nous obligera à ne pas nous « économiser » une réflexion en lien avec quelques points durs par rapport au métier.

A propos du journalisme, Dominique Huez précise que « *l'écriture journalistique est la mort du collectif, qu'il importe de rendre visible la problématique de la précarisation des femmes au travail, tout en défendant la nécessaire analyse des rapports sociaux de sexe, pour pouvoir exercer le métier de médecin du travail* ».

A propos du syndicalisme : « *Cette procédure défensive construite au masculin, accroche bien à la problématique.* »

Alain Carré soulève la question des « portes d'entrée intermédiaires » pour l'exploitation clinique, d'exercice, de règles de métier ? Quel est notre point de vue politique de l'exploitation sexuée ?

ET TOUT FINIRAIT-IL DANS LES LARMES ?

DES PROJETS, ENCORE :

Dominique Huez pense que nos manières d'être en réunion sont très sexuées. Cela nous vaudra-t'il un texte ?

Gilles Seitz propose d'écrire à partir de l'expérience de violence femme/femme, par ailleurs cadre/cadre, tant à l'hôpital que dans une entreprise de transport urbain.

Christiane Agboklu recherchera des travaux sur les liens avec la famille. Elle propose une conclusion de l'ouvrage sous forme de fable et/ou une écriture à deux voix, un dialogue homme/femme.

Michelle Prevost écrira sur le passage à l'action (outils, recettes, solutions en liens avec les situations).

L'ARME ?

Selon Annie Devaux, les femmes résistent en pleurant ensemble, sans se cacher ; d'où l'expression (virile ?) : « *Elles pleurent comme elles pissent* ». Les hommes s'excusent toujours de pleurer devant une femme ; « *C'est question de statut différent des hommes par rapport aux larmes* ». Il est rare qu'un homme pleure. On peut se demander si leur nombre ne serait pas en train d'augmenter. L'investigation de la souffrance,

certaines l'acceptent et l'expriment, d'autres « verrouillent ». Toutefois, le « déverrouillage » semble exister, l'homme pleurant plus facilement devant un homme que devant une femme.

SUITE ET FAIM DE RENCONTRE :

Odile Riquet souligne l'intérêt de cette clinique « sur les femmes » pour une approche du métier, en raison des attitudes défensives des hommes par rapport à la peur, à la souffrance.

Dominique Huez conteste, car depuis la journée de Nantes, nous avons clairement énoncé que les procédures défensives des femmes se situent sur le travail quand celles des hommes se déploient par rapport à la souffrance.

Odile est prête à travailler sur ce thème des procédures défensives « croisées ».

QUEL APPÉTIT !

Le groupe de travail s'élargit :

F. Bardot, N. Lancien, O. Riquet, M-H. Celse, J. Machefer, O. Tencer, A. Devaux, D. Parent